

## Carte blanche

# Le calvaire des sciences sociales (et humaines) en Suisse

Sandro Cattacin

J'ai hérité *nolens volens* de la chaire de Jean Ziegler. J'admire cette personnalité de la sociologie suisse pour avoir contribué à augmenter la réflexivité sociétale dans ce pays. Plus personne ne se vante aujourd'hui de l'ancien secret bancaire et on votera le 29 novembre prochain sur un code éthique pour les multinationales qui siègent en Suisse. Sans doute, les « j'accuse » de Jean Ziegler ont contribué à cette prise de conscience. Évidemment, si ses travaux et leur rayonnement ont certainement été un bien pour la Suisse, ils ont aussi eu un effet négatif sur l'image des sciences sociales. Pour une partie de l'élite politique suisse, Ziegler était (et reste) un ennemi, quelqu'un qui crachait dans la soupe, un « Nestbeschmutzer », une figure politique plutôt que scientifique.

Reconnaissons que Jean Ziegler figure parmi celles et ceux qui n'ont pas toujours su assez rigoureusement faire la distinction entre positionnement politique et recherche à caractère scientifique. Ce mélange des genres a aussi eu pour conséquence l'établissement d'une méfiance profonde à l'égard des sciences sociales, disciplines pauvres en Suisse si l'on se réfère à l'imaginaire politique (et souvent aussi populaire) qui place surtout auprès des deux écoles polytechniques fédérales l'excellence à soutenir. Même si les sciences sociales en Suisse sont aujourd'hui loin d'une science politisée – elles sont notamment fortement orientées vers l'empirie et la conceptualisation « middle range » –, elles n'en gardent pas moins leur esprit critique, leur volonté de contribuer par l'analyse à la croissance démocratique et à la réflexivité de notre société ; mais elles souffrent aussi et encore de cette étiquette erronée de science idéologisée qu'on leur colle.

## Pour une répartition plus équitable des financements

Les effets se font ressentir dans l'attribution des fonds de recherche aux sciences sociales et humaines (représentant un quart de tous les financements) et dans la marginalisation de nos disciplines dans les grandes mises au concours du Fonds national suisse (FNS) : les sciences humaines et sociales sont en effet rarement prises en considération lors des appels à projets pour des pôles de recherche nationaux, tels que les NCCR ou les programmes Sinergia, les deux instruments les plus conséquents du FNS.

Aussi, récemment, lors de la crise du Covid-19, les sciences sociales n'ont été prises en compte qu'accessoirement – et ceci dans une situation où leurs compétences auraient été utiles à tous les niveaux : dans le développement d'une stratégie, la communication, les analyses des marchés internationaux, la lecture du territoire, la compréhension des réactions humaines. La même mise à l'écart a été constatée (et contestée) lors du lancement du Programme national de recherche PNR 78 sur le Covid-19 (on garde l'espoir qu'un PNR 78a pour les sciences sociales et humaines se mette en place). Il ne s'agit pas, ici, de dire que les sciences sociales et humaines ont une importance majeure en comparaison avec les deux autres domaines disciplinaires (biologie et médecine d'un côté, mathématiques, sciences naturelles et de l'ingénieur de l'autre), mais simplement de rappeler que nous avons démontré notre valeur depuis très longtemps. Ce serait donc nous rendre justice que de prendre acte de notre rigueur méthodologique et empirique ainsi que de nos efforts pour rester critiques, et non plus politisés et idéologiques, et d'arriver à une distribution des financements plus équitable – un tiers par pilier disciplinaire, un tiers par instrument de recherche. Après un long calvaire – prix fort payé pour notre histoire –, l'heure d'un traitement plus juste est arrivée.



### L'auteur

Sandro Cattacin est professeur de sociologie et directeur de l'Institut de recherches sociologiques de l'Université de Genève. Dans cette rubrique, il aborde des questions relevant de la politique de la recherche et du système scientifique.

